



L'EMPREINTE DU VERTIGE
ANGÈLE BAUX GODARD / CLÉMENT GOETHALS
CIE FACT

REVUE DE PRESSE

FACT

03.04.2019 Interview d'Angèle Baux Godard - Screenshot - Radio Panik (Palmina Di Meo)

http://www.radiopanik.org/emissions/screenshot/education-et-animation/?fbclid=IwAR2Ex308n4eQdUnOcvBSndmsDoMFY6CeRjybulBnVHY_GhLgVweSBp-ZQR4

13.03.2019 Critique La Conspiration des planches - Radio Campus (Elysabeth Loss)

http://public.radiocampus.be/190313_cdp.mp3

de 01'59 à 09'45

14.03.2019 Emission Le Courrier Recommandé - BXI (David Courrier)

<https://bxi.be/emission/lcr-angele-baux-godard/>

Les coulisses de la création - Rideau de Bruxelles - interview de l'équipe

https://vimeo.com/319430943?fbclid=IwAR0ec23L3GCmBDbpfVdywtPAwll3dGdjp3F4349wdVnrg4Bap_Ai2hb7Y4Y



demandez le programme

Un Sursaut vital

L'Empreinte du vertige | Théâtre des Martyrs



Mercredi 13 mars 2019, par [Jean Champion](#)

"Victime d'une pathologie méconnue du grand public et d'un acte pédophile, j'ai passé mon enfance dans le silence et le combat, pour trouver la paix et la joie." C'est en découvrant que de nombreuses "soeurs de chagrin" avaient vécu la même histoire qu'Angèle Baux Godard a décidé d'écrire "L'Empreinte du vertige". A travers ce voyage fantasmagorique, elle évoque ses troubles, son incapacité à rencontrer l'autre pleinement et s'attaque à un tabou qui emprisonne la sexualité féminine.

"Ca commence par un choc. Tête contre le volant, au milieu de la route". Elisa, 29 ans, vient de percuter une immense panthère. Pétrifiée, elle tente de reprendre la route, mais cette collision déclenche une **remontée de souvenirs**. Elle se retrouve, à dix-sept ans, prisonnière d'un **malaise envahissant**, qui l'oblige à renoncer à de brillantes études. Elle revoit aussi la fillette de quatre ans, blessée dans un jeu d'enfants. Elisa décide de ne pas rentrer chez elle. Pourtant, ce soir, elle devrait fêter les quatre ans de sa fille Jade. Mais elle **a besoin de lâcher prise**. Soutenue par la musique entraînante de Jérémie David, elle prend la direction du sud. Quel sud ? Peu importe. Le moteur crache une fumée noire, des poils de panthère puis rend l'âme. Elle repart vers "la" mer. Il lui faut un "ailleurs", pour raconter ce qui l'a coupée du monde et ... **se découvrir**.

Elisa est impénétrable. Son corps souffre de vaginisme. Lassée d'être auscultée, analysée par une flopée de spécialistes, elle se défoule, **en débitant** le jargon médical qui décrit cette pathologie. Son esprit, lui aussi, **se refuse au partage**. Incapables de lire dans ses pensées, ses parents, qui voudraient l'aider, avouent leur impuissance. Lorsque ses copines, qui prennent plaisir à confronter leurs expériences sexuelles, l'invitent à témoigner, Elisa **cache sa honte** par une plaisanterie. Pendant quatre ans, "l'amoureux" lui fait espérer par sa patience, par sa douceur qu'elle pourra surmonter ses frustrations. Et puis découragé, la quitte. Une question la taraude : **pourquoi continuer ?** Guettée par la dépression, elle se bat, change de thérapeutes, de méthodes. Certaines comme l'E.P.D.M. ont l'air farfelu. Pratiqués avec persévérance, les exercices de kiné pelvienne lui redonnent espoir...

Maîtrisant remarquablement un texte qui mêle **cris du coeur, observations ironiques et images surréalistes**, Angèle Baux Godard mène le jeu fougueusement. Elle ne se penche pas avec complaisance sur son drame, mais le revit crânement. On se laisse emporter par sa **vitalité** et son **désir d'aimer**. Cependant les passages poétiques, oniriques créent une **distanciation**. Tout comme la présence du musicien. Jérémie David joue le rôle d'un ami imaginaire, un partenaire de résilience. Par sa **bienveillance**, il confirme que l'on s'en sort par l'**altérité**. Ses interventions musicales pimentent le récit, suggérant des bruits de voiture, la traversée d'une forêt

ou... les battements du coeur d'Elisa. La mise en scène fluide de Clément Goethals fait également **appel à l'imaginaire** du spectateur, aux symboles. Pas de décor concret, sauf sur le sol, un carré blanc qui deviendra le cadre du dévoilement.

Ce spectacle brille par sa **délicatesse**. Même si elle est révoltée par le silence et l'ignorance qui pèsent sur le vaginisme, l'auteure ne se lance pas dans des revendications féministes. Son témoignage sans fausse pudeur révèle sa **fragilité** et son **courage**. Face au gouffre, Elisa est saisie de vertige, mais elle s'accroche à la vie et aux autres. Son passé douloureux s'estompe, lui permettant de rêver au bonheur de Jade.

[Jean Campion](#)

www.demandezleprogramme.be

"L'Empreinte du vertige", histoire d'une résilience

MARIE BAUDET Publié le jeudi 14 mars 2019 à 10h08 - Mis à jour le jeudi 14 mars 2019 à 12h10

CRITIQUE



SCÈNES Angèle Baux Godard livre une performance rock et onirique : une quête de soi au risque du souvenir, levant le voile sur un mal encore tabou, le vaginisme. Une production de la Cie FACT, du Théâtre des Martyrs et du Rideau de Bruxelles.

"Ça commence par un choc." Un détour en voiture, un impact. Elisa percute une gigantesque panthère. La voilà projetée à la fois vers l'avant, dans un road trip fantasmagorique, et dans le monde chahuté de son passé. Elle a 17 ans et la mélancolie pour compagne. Hypokhâgne et Xanax. Elle a 19 ans. Sa chambre d'étudiante absorbe jour et nuit les néons d'un panneau publicitaire. Elle dort jusqu'à 18 heures par jour. Elle a 19 ans et reçoit comme un uppercut les mots du médecin: "pathologie" et "vaginisme", cette contraction réflexe et involontaire des muscles du plancher pelvien rendant impossible toute pénétration. "Impénétrable", se dit-elle, se définit-elle. Elle a 29 ans, un compagnon et une fille qui l'attendent, mais elle suit le panneau qui indique Le Sud, et roule.

Elle a 4 ans et monte le grand escalier dont les marches craquent.

"Les souvenirs, tu les repousses autant que tu les cherches"

Des souvenirs, en voilà encore. L'amoureux et sa patience, sa douceur, l'amour qu'ils font en l'inventant, l'espoir que tout change lorsque, avec lui, "mes pieds foulent un nouveau sol". La découverte des thérapies par EMDR (intégration neuro-émotionnelle par les mouvements oculaires). Les perspectives et le découragement. Les conversations avec les copines sur les premières fois, les réponses ou les évictions, d'une pirouette, d'une plaisanterie qui un instant éloigne la honte.

Elle a 4 ans et danse, les cheveux tournoyant au son de la guitare de Sal.

Elle a 23 ans, elle s'obstine, elle s'accroche, elle rechigne parfois mais suit les consignes de la kiné du périnée. Travaux pratiques et carnet de bord: progrès minuscules, stagnations, rebuffades, avancées enfin.

Précision, autofiction, interaction

L'autrice et actrice Angèle Baux Godard est partie, pour *L'Empreinte du vertige*, de parcours de femmes qui lui ont semblé "faire un travail de résilience à travers l'art et qui pourtant se sont donné la mort", à l'image de la poétesse Sylvia Plath. Quant au point d'accroche, "ce fut mon histoire et celles de femmes ayant traversé ma vie", dit-elle dans un entretien. C'est bien d'un parcours de résilience qu'il s'agit dans cette création où elle aborde avec délicatesse et puissance le tabou du vaginisme.



Angèle Baux Godard et Jérémy David, l'autrice-actrice et le musicien-partenaire. © Serge Gutwirth

Sans être documentaire, ni même militant, le spectacle n'éluide pas certaines descriptions très précises. Quant à l'autofiction, la jeune femme la traite avec une heureuse distanciation, tant dans l'écriture, marquée à la fois par la poésie et l'oralité – le *spoken word* de la Beat Generation jadis ou d'une Kate Tempest aujourd'hui – et par l'interaction avec son complice Jérémy David, musicien et comédien. Celui-ci incarne l'altérité tout autant que l'"ami imaginaire" de cette Elisa en quête d'elle-même. Sa batterie, au centre du carré blanc de l'ère de jeu, rythme le verbe, l'accompagne, le précède. De la cohésion au chaos, en allant vers l'horizon.

Fragile, forcément fragile puisqu'il remonte à la blessure originelle, le spectacle recèle cependant une force immense, organique, tellurique. La mise en scène de Clément Goethals, toute en précision et en énergie, canalise et galvanise celles des deux protagonistes. Poétique, voire onirique, mais aussi rock et brut, *L'Empreinte du vertige* est une traversée inconfortable et nécessaire, imparfaite et fébrile, dure et joyeuse. Une adresse à chacun, une affirmation du corps et de l'âme, un rendez-vous avec soi-même.

-
- **Bruxelles, Rideau @Martyrs (petite salle), jusqu'au 31 mars. Durée: 1h15.**
 - **Rencontre thématique le samedi 16 mars après la représentation (avec l'équipe du spectacle et la psychanalyste et professeure Marie-Jeanne Segers). Bord de scène avec l'équipe du spectacle après la représentation du mardi 26 mars.**
 - **Infos & rés.: 02.737.16.01, www.rideaudebruxelles.be ou 02.223.32.08 et www.theatre-martyrs.be**

"L'empreinte du vertige" aux Martyrs, le récit haletant d'une résilience



L'empreinte du vertige - © serge gutwirth

Dominique Mussche

CRITIQUE

Une batterie brille de tous ses feux au centre du plateau - pas d'autre décor ni accessoire, sinon une guitare et cet autre instrument, pareil à une voile suspendue, qu'on entendra vibrer - et l'on devine d'emblée que la musique jouera un rôle essentiel dans le spectacle. En effet, dès les premiers mots de la comédienne et auteure Angèle Baux Godard, "*ça commence par un choc ...*", Jérémy David répercute violemment l'information sur ses percussions. Il accompagnera toutes les péripéties et méandres de l'étrange récit qui nous sera conté, depuis les doux frottements des balais jusqu'aux frappes dramatiques des baguettes. Avec ses notes, il dira peut-être ce que les mots parfois n'osent exprimer.

Le choc en question n'est pas banal. Elisa rentre chez elle, au volant de sa voiture. Sa fille Jeanne et son mari l'attendent. Et puis soudain, elle percute dans la nuit ... une panthère ! Cette image onirique n'en cache-t-elle pas une autre, plus sordide ... ? Elisa enfant ou adolescente aurait-elle été agressée, violée ... ? Ce choc l'amène à se replonger dans ces années-là, un voyage dans le temps parallèle à ce *road movie* fantasmagorique vers le Sud qui la détourne du chemin rassurant de la maison familiale.

Depuis quelques années, le discours sur le corps féminin s'est libéré, mais il reste des tabous, et le vaginisme en est un. "*Impénétrable*" ... A dix-sept ans, Elisa découvre, en même temps que son mal-être - "*je suis fatiguée d'être moi*" - ce blocage qui l'empêche d'avoir une relation amoureuse épanouie, et la honte qui en découle. Mais le qualificatif est à double sens et désigne aussi la part d'inconnu qui se cache en chacun de nous, les traumatismes tus ...

Elisa tombe amoureuse, mais la culpabilité la ronge car sa "maladie", au-delà du trouble physique, suscite aussi des interprétations psychologisantes : ne révèle-t-elle pas une difficulté à rencontrer l'autre pleinement ? "*Je reste inaccessible sous ma cloche de verre*" dira-t-elle. "*L'empreinte du vertige*" est notamment le récit, teinté d'humour, de son infatigable tournée des médecins, kinés et autres thérapeutes de la dernière chance comme ceux qui pratiquent l'EMDR basée sur les mouvements des yeux.

Au bout du tunnel, la lumière : entre récit fantastique et chronique médico-réaliste, Angèle Baux Godard a trouvé le ton juste pour raconter son combat et sa victoire sur les traumatismes enfouis. Elle a trouvé en Clément Goethals un complice qui lui insuffle un rythme haletant et une manière très personnelle de danser ses mots.

EN PRATIQUE

"L'empreinte du vertige" d'Angèle Baux Godard

Mise en scène et scénographie : Clément Goethals

Avec : Angèle Baux Godard (comédienne) et Jérémie David (musicien)

[A voir au Théâtre des Martyrs \(Production du Rideau de Bruxelles\) jusqu'au 31 mars](#)

L'empreinte du vertige : Quand les voies du vagin sont impénétrables

Mis en ligne le 18/03/2019 à 13:53

Par Catherine Makereel

Angèle Baux-Godard aborde un sujet tabou : le vaginisme. Au-delà de la pathologie et de ses implications physiques, il s'agit aussi d'interroger la résilience, le rapport aux autres ou à la honte, l'impudeur ou encore les diktats du plaisir. Beau et fort !

[Jusqu'au 31 mars au Théâtre des Martyrs \(Bruxelles\)](#)



« *Qu'est-ce qui fait qu'on continue ?* » C'est surtout cette question qui résume *L'empreinte du vertige*. La pièce d'Angèle Baux-Godard a beau creuser une histoire très personnelle autour de son combat pour guérir du vaginisme, pathologie psychophysiologique provoquant une contraction réflexe et involontaire des muscles du plancher pelvien rendant impossible toute pénétration au risque de provoquer de vives douleurs, elle tisse finalement un récit à portée universelle sur la résilience, l'introspection, le chemin vers une réconciliation avec soi et avec les autres.

Décidément, le théâtre n'a plus froid aux yeux en matière de démystification de la sexualité féminine ! Après *Ménopausées*, c'est le Rideau qui nous confronte à un aspect sensible et tabou des relations sexuelles chez la femme. En retraçant son parcours d'enfant blessée,

d'adolescente désorientée, et de jeune femme privée de jouissance, Angèle Baux-Godard n'hésite pas à détailler les dysfonctionnements de son périnée ou les exercices pratiques de kiné pelvienne qu'elle a dû endurer.

Pourtant, la pièce ne sombre jamais dans un voyeurisme vulgaire ou une impudeur brutale. Au contraire, mise en scène par Clément Goethals et accompagnée par le musicien Jérémie David, la comédienne transforme cette matière autobiographique en confession troublante doublée d'un road-trip fantasmagorique. A ses côtés, sur le chemin de la reconstruction, on croise une panthère mythologique, une mer consolatrice, des réminiscences elliptiques et des amoureux plus ou moins compréhensifs.

A la batterie ou à la guitare, Jérémie David sculpte les mots, souligne les accès de mélancolie ou accentue les bouffées de rage. Ses notes furieuses ou oniriques contribuent à remuer en nous les traumatismes, les doutes, la honte ou l'espoir.

Études avortées en Hypokhâgne, antidépresseurs, résurgence du souvenir – pourtant scrupuleusement enfoui – d'un viol, expériences sexuelles ratées, découverte des thérapies par EMDR (intégration neuroémotionnelle par les mouvements oculaires), incompréhension des parents ou des amies, progrès indicibles : Angèle Baux-Godard nous happe dans son récit, interroge le fait d'être « impénétrable », invente d'autres façons d'aimer, questionne les blessures invisibles. Le tout dans un impressionnant et libérateur abandon. A force de frôler un plateau couvert de poussière de craie, son visage et ses habits retiennent l'empreinte de ses élans et déséquilibres. L'empreinte de ses vertiges.



L'empreinte du vertige : un texte poignant qui donne le vertige

🕒 21 mars 2019 👤 Camille Neiryck 📁 Théâtre 💬 0



De Angèle Baux Godard, **mise en scène de** Clément Goethals, **avec** Angèle Baux Godard et Jérémie David. Du **8 au 31 mars 2019** au **Théâtre des Martyrs** (en coproduction avec le **Rideau de Bruxelles**).

Ça part d'un vide. Un quelque chose que la société nous impose comme une *essentialité*, et si on ne l'a pas, comme un manque à combler. C'est tantôt le côté instinctif, tantôt l'acte poétique de l'amour. C'est cette impossibilité de répondre aux normes que l'on nous impose, c'est cette recherche constante de « totalité ».

Alors, ça continue sur un roadtrip. Sur une recherche, sur une vie qu'on retrace pour comprendre où et quand le vide s'est créé, sur une aventure folle au-dedans et au-dehors, sur des métaphores incomprises d'un mal qu'on percute, qui nous suit, que l'on finit par adopter comme un étranger qui nous sourit.

Mais Jean-Paul, l'enfer, c'est les autres. C'est les préjugés, la peur d'être moqué, l'angoisse de leurs regards, cette sensation lassante de solitude, cette absence de soutien de la part du monde, cette parole qu'on ne sait que trop peu libérer, cet acte inconcevable et indicible qui conduit à l'essoufflement de soi-même...

La solution n'est pourtant qu'en soi-même. Dans la force mentale, dans le temps qu'on se donne, dans l'écoute qu'on s'accorde, dans la persévérance. C'est l'empreinte du vertige, de et par Angèle Baux Godard, accompagnée par Jérémy David.

Une énergie incroyable dégagée sur la scène, une tension basculant entre calme et tempête, le tout rythmé par un chef d'orchestre de l'ombre et un texte poignant, parsemé de notes d'humour.

L'empreinte du vertige est un texte sans tabous, la parole de la femme libérée sur une sexualité complexe et le parcours chaotique de l'appropriation de son corps. Les deux acteurs créent un cocon intime, loin de tous malaises, qu'il est plaisant de partager, où la perte du personnage principal nous renvoie parfois à nos propres questionnements.

Ça se termine sur un équilibre enfin atteint.

BB

LE BRUIT DE BRUXELLES : CULTURE & LIFESTYLE À BRUXELLES

CRITIQUE SPECTACLES THÉÂTRE VOTRE WEEK-END À BRUXELLES

« L'EMPREINTE DU VERTIGE ». TABOU : ALLER AU FRONT AVEC FINESSE !

BY REDACTIONBB

21 MARS 2019



CRITIQUE. « L'empreinte du vertige », écriture d'Angèle Baux Godard; mise en scène : Clément Goethals ; jeu : Angèle Baux Godard & Jeremy David – Au Théâtre des MARTYRS à Bruxelles jusqu'au 31/03/ 2019 (Co-production Théâtre des Martyrs / Le Rideau de Bruxelles).

La forme. Une performance théâtrale entre réalisme et conte : l'histoire d'une résilience, au-delà des tabous.

Élisa doit rentrer chez elle, un événement important l'attend. Jeanne, sa fille, et son mari y sont déjà. Elle est au volant de sa voiture, et soudain, percute une... panthère ! Le choc l'amène à dévier de son parcours initial pour continuer son chemin vers le Sud. Les souvenirs se bousculent dans sa tête. Elle retrace son enfance, et toutes les autres facettes de sa vie jusqu'à la femme qu'elle est devenue. Un récit étrange, teinté de suspens, ... un drame ? Que va-t-elle révéler, de quoi va-t-elle prendre conscience ? Un voyage vers le passé, un pas vers l'avant, peut-être... une résilience ? Des mots qui percutent, marquent et guérissent.

L'auteure, les comédiens : Angèle Baux Godard dit avoir « vomé le texte » : le « vaginisme » cette pathologie dont on parle peu, est incomprise alors que son déclenchement a de multiples sources. Sujet tabou, il peut traumatiser et angoisser celles qui en souffrent, parfois, durant des années. Suite à des lectures approfondies et après avoir interviewé de nombreuses femmes, Angèle s'y intéresse de près. Tant et si bien qu'elle décide d'écrire un texte s'inspirant du vécu de ces femmes qu'elle a rencontrées, mais surtout écoutées, puis de le jouer. Et pour se faire, elle va s'entourer d'une très belle équipe, dont, entre autre, le musicien et compositeur Jeremy David (*), et Clément Goethals (**), pour la mise en scène (Goethals avec qui elle collabore d'ailleurs étroitement). David est sur scène avec Angèle. Une présence importante. Il brille alors même qu'il ne prononce pas un mot. Tout est dans le regard, dans les gestes, dans la musique où le son se mélange aux couleurs des sens : batterie, guitare, objets et autres instruments surprenants. Ce musicien étonnant va créer sur scène, avec l'excellente Angèle Baux Godard, une ambiance tout en douceur, en tendresse, mais aussi des moments énergiques et forts, qui maintiendront le public presque sans souffle, pour ne pas faire de bruit et ne rien perdre de l'histoire. Angèle raconte Élixa passant par diverses phases de sa vie, dans le désordre pour mieux comprendre où et quand Élixa en est arrivée là.

À travers ce texte, l'auteure met la lumière sur le sentiment de culpabilité ressentie par la femme après une agression ; le sentiment que lui fait ressentir l'entourage ; la difficulté de parler après le drame ; la souffrance et les non-dits ; et surtout la « honte ». Une honte qui est « partout » selon l'artiste, « il ne concerne pas que l'agression sexuelle ou une pathologie comme le vaginisme mais aussi l'impuissance, le glamour, le jeunisme, le rapport à l'échec » (propos recueillis par Juliens).

La mise en scène : Pour le jeune Clément Goethals, qui signe cette belle mise en scène avec la complicité d'Angèle, il s'agit d'un « entre-deux » : une histoire qui tient à la fois d'un conte et d'une réalité. Il y mêle douceur et tendresse sans pour autant minimiser le côté dramatique de l'histoire. Un décor simple pour ne pas créer trop de distance avec les mots d'Angèle. Un travail sur l'évocation ; un paysage où matières, ombres et lumières, créent un suspens entre humour, drame, douceur, poésie, musicalité. Un côté un peu "ring pour aider à parler" nous dit Clément, "plus dans l'ordre du conte pour permettre de respirer rythmiquement et éviter de tomber dans la revendication ou le one-man-show. L'ensemble provoque chez le spectateur une infinie envie d'empathie pour Élixa.

Le débat : Après la performance, une rencontre thématique animée par Cédric Juliens (***) a eu lieu entre le public, les acteurs/auteure/metteur en scène et Marie-Jeanne Segers, psychanalyste, professeure émérite de l'Université Saint-Louis et auteure de deux ouvrages : « De l'exil à l'errance » et « Lettre à un jeune clinicien ». Les thèmes abordés ont bien évidemment tourné autour du contexte de la pièce, le vaginisme ; sur la question du « corps féminin », le « corps intime » ; la question de la résilience et du « Comment peut-on continuer à vivre et dépasser l'adversité de la vie justement ? ».

« Résilience, un mot qui vient de la conscience, un mécanisme de la volonté de vivre. De cette pièce, on sort guéri » nous dit Marie-Jeanne Segers.

« L'empreinte du vertige » : « *C'est parler pour la femme qui ne parle pas* » nous dit encore Marie-Jeanne Segers. J'y vais !

Julia Garlito Y Romo

Scénographie : Clément Goethals / Assistante scénographie : Hélène Beutin / Stagiaire scénographie : Nathalie Moisan / Création lumières : Amélie Géhin / Création sonore : Jérémy David / Création costumes : Marine Vanhaesendonck / Conseil maquillage : Sarah Guinand / Chargé de production : François Gillerot / Chargée de diffusion : Claire Alex / Photographies : Serge Gutwirth



demandez le programme

« L’empreinte du vertige » rencontre avec Angèle Baux Godard

L’Empreinte du vertige | Théâtre des Martyrs

Samedi 23 mars 2019, par [Palmina Di Meo](#)

« L’empreinte du vertige », un texte écrit et joué par Angèle Baux Godard accompagnée de Jérémy David. Une partition à deux voix qui explore les non-dits, les jeux de miroirs au rythme des étapes de la vie. Un choc émotionnel qu’Angèle B. Godard met en musique avec dextérité et puissance évocatrice. Un très beau spectacle mis en scène par Clément Goethals.

« *L’empreinte du vertige* » est un texte que tu as écrit dans quelle intention ?

Angèle Baux Godard : Le thème c’est la résilience, comment se remettre d’un traumatisme, d’un choc, comment la vie reprend le dessus. Plus particulièrement dans l’empreinte du vertige, c’est l’histoire d’une femme qui en sortant du travail percute, en pleine ville, une panthère noire. Et de ce choc incongru, elle décide de ne pas rentrer chez elle. Elle va parcourir toute son adolescence et une partie de son enfance à travers une pathologie féminine qui s’appelle « le vaginisme » qui est une incapacité à être pénétrée. Il s’agit d’une contraction des muscles du vagin qui provoque une douleur pendant la pénétration et qui pour moi a été la symbolique de l’incapacité à rencontrer l’autre totalement. Au long de ce voyage, elle est accompagnée par un ami imaginaire, un musicien.

Qu’est-ce qui t’a donné envie d’écrire sur le vaginisme (et à ce propos tu parles de honte par rapport à ce sujet) ?

Angèle : Cette pathologie est très répandue et on n’en parle pas beaucoup. Enormément de femme en sont atteintes et souvent, elles ne savent pas que cela porte un nom, que cela se soigne et que ce n’est pas grave. D’où l’impulsion d’écrire à ce sujet. Concernant la honte, de manière sous-jacente, la place du corps par rapport à la normalité, à la sexualité, au fait de prendre sa place, c’est un sentiment courant encore aujourd’hui. Il y a des femmes qui pensent que ce n’est pas normal, que c’est de leur faute.

L’héroïne de la pièce, après le choc avec la panthère, ne rentre pas chez elle alors même qu’elle devrait fêter l’anniversaire de sa fille. Une prise de conscience liée à cet événement ?

Angèle : C’est à double sens évidemment. J’ai travaillé l’écriture en suivant des chemins parallèles sur des résonances. Est-ce le choc qui provoque la prise de conscience ? Est-ce la prise de conscience qui provoque le choc ?

Je ne donne pas de réponse et le fait d’avoir évoqué un anniversaire précis, celui de sa fille, cela vient de lectures qui montrent que souvent le premier départ de chez les parents est un moment

où quelque chose se cristallise. C'est pareil pour les mères à la naissance de leur propre fille ou à un âge précis de leur propre fille. J'avais envie de faire coïncider cet anniversaire et ce départ dans la pièce. L'anniversaire de sa fille est un moment clef, un peu le miroir de ce qu'elle a été en tant que femme.

Pourquoi ce choix du symbole de la panthère noire ?

Angèle : J'ai toujours du mal à répondre à cette question. Cela s'est fait instinctivement. Mais je pense qu'il y a un inconscient collectif sur les animaux. C'est après coup que je suis allée voir quelles étaient les symboliques de la panthère et j'ai pris conscience de ses représentations en tant que prédateur mais aussi en tant que figure protectrice (quand on pense à Moogly par exemple). Pour moi, c'est un espace de projection possible et d'ailleurs avec le metteur en scène du spectacle Clément Goethals, on s'est posé la question de savoir s'il fallait la représenter, comment la faire apparaître sur scène ou n'était-ce qu'un espace de projection pour les autres. En écrivant la pièce, tout se croisait, le fait que la panthère c'est elle-même mais c'est aussi le danger, l'inconnu, et c'est aussi le rapport à sa propre animalité et son instinct. Tout ce qui traverse le personnage vient se cristalliser dans cet animal.

La musique en live était-elle déjà un support au moment de l'écriture ?

Angèle : Dans le texte, il y avait un personnage qui s'appelle l'Autre, l'ami imaginaire d'Élisa qui joue de la batterie. Mais au plateau, tout ce qui s'est créé avec cette batterie a été le travail de Clément. Des choix ont été faits en direct bien que cela reste de l'ordre du fictionnel dans la pièce. J'ai toujours eu le désir, - et avec Clément on a de suite été d'accord là-dessus -, de faire en sorte que l'instrument soit un élément suggestif sur le plateau. Au début, il m'a dit : « Qu'a-t-on besoin de plus qu'une comédienne et d'un verre d'eau ? ». À partir de là, on a créé ce spectacle où la batterie est un peu ce verre d'eau, toujours dans la suggestion, en se demandant : " comment cette batterie peut-elle se balader sur le plateau et faire travailler l'imaginaire du spectateur ? Le spectateur y projette ce qu'il veut." Clément est aussi le scénographe du spectacle et la batterie a été notre aire de jeu.

Quel est le rôle exact de l'Autre ?

Angèle : Quand j'ai commencé à écrire la pièce, je l'ai appelé l'Autre car pour moi la réponse à la question « Qu'est-ce qui fait qu'on continue face à des traumatismes ? », c'est l'altérité. J'avais envie de la représenter sur le plateau et l'Autre, c'est autant cet ami imaginaire que l'altérité de manière plus vaste, c'est le monde extérieur, ce qui confronte, autant les intempéries externes que la part inconnue d'elle-même, et des personnages précis comme « l'amoureux » ou « l'inconnu » et c'est aussi cette zone où on peut se projeter car nous sommes tous les miroirs les uns des autres. Il fallait que le personnage d'Élisa soit confronté à autre chose mais aussi à un miroir. J'ai choisi un metteur en scène masculin et un partenaire masculin sur le plateau car pour moi, c'est dans le dialogue homme/femme qu'on avance (même s'il est important de parler entre femmes et entre hommes), je trouve que c'est dans le partage et dans la circulation que les choses évoluent et dans la pièce, je parle de manière sous-jacente de plusieurs modèles masculins auxquels je voulais rendre hommage, à des hommes dont on parle peu et qui nous soutiennent... et qui sont curieux... et qui s'intéressent.

Propos recueillis par Palmira Di Meo